



Jour 4: Unguja Ukku (musique: bande originale de « Coup de torchon »)

Nous voulions aller sur l'île d'Uzi mais la route qui y mène n'est pas praticable même avec notre moto, nous renonçons et nous dirigeons vers Unguja Ukku pour essayer d'y déjeuner. Une femme très sympathique nous propose une soupe de poulet accompagnée de pommes de terre. Nous mangeons sur le bord de la route et sommes rapidement l'attraction de la journée. C'est un village rue où les hommes ne semblent pas déborder d'activité. Ils déambulent de long en large et se retrouvent en groupe dans un bouge où l'on doit pouvoir boire de l'alcool même si dans cette île musulmane la consommation d'alcool est loin d'être encouragée.

C'est un fan de Jim Morrison qui nous y emmène. Il n'a jamais écouté les Doors mais les t-shirts donnés par les ONG ne sont pas à dédaigner.



Il a le visage marqué par une vie difficile, il n'a pas sucé que des glaçons ni bu que de la menthe à l'eau, si l'on en juge par son haleine musclée.



On joue au bao, jeu traditionnel africain avec petits cailloux et planche de bois gravée, sous le porche du bouge où les hommes entrent brièvement et ressortent plus gais que lorsqu'ils sont entrés mais je n'ai pas le droit de pénétrer dans l'ancre du vice Ce qui est caché doit le rester même s'il est évident que la seule activité du village se déroule ici toutes portes fermées. On se croirait en Afrique du Sud dans un village perdu où les hommes passent le temps à boire des boissons fermentées à base de sorgho.

Il n'est que deux heures de l'après-midi et certains professionnels de la bibine titubent déjà.



Ils veulent bien que je prenne des photos et se composent des attitudes de cow-boys machos. La religion est bien loin qui défend à la fois l'alcool et les cigarettes mais quand on n'a rien à faire... Nous devons apparaître comme des zombis blancs pour chercher à rencontrer ces damnés de la cannette.



La chair est triste hélas et ils n'ont lu que peu de livres. En couleurs, le blanc des yeux se teinterait de rouge vif. Mes nouveaux amis ne parlent que peu d'anglais et leur accent est violemment modifié par l'alcool qui leur paralyse les zygomatiques. Ce n'est pas une conversation mais une danse de déroute, une acceptation de ne rien se dire puisque tout nous sépare. C'est une Afrique métisse qui m'attriste que celle qui garde ses traditions et ne prend que les maux de la société occidentale pour mieux courir à sa propre perte.



Les ivrognes ne me sont pas antipathiques, il y a une détresse dans l'abandon à la bouteille que je ne sais pas condamner. C'est un peu simplet mais ce désespoir est à la fois touchant et inéluctable lorsqu'on a beaucoup de mal à exister, qu'un paquet de cigarettes et quelques verres permettent d'oublier qu'on n'est pas à la hauteur de ce dont on avait rêvé si on a jamais eu le loisir de rêver.



Evidemment, il faut aussi imaginer les conditions de vie des femmes et des enfants de ces hommes là. Ils sont plus loin, dans une mesure, à bosser pour que le foyer continue à exister, leurs yeux également perdus sur l'horizon de leur vague à l'âme.

Nous rentrons vers la capitale retrouver l'alcoolisme mondain des jeunes privilégiés qui boivent sur la plage et celui des touristes qui sirotent des bières et du whisky dans l'hôtel où séjournaient Henry Morton Stanley et le bon Docteur David Livingstone, tout à côté de la maison de feu Freddy Mercury, chanteur zoroastrien de renommée mondiale.

Entre ces deux mondes que des années lumières séparent, s'étend l'océan des inégalités entretenues par des idéologies individualistes et égoïstes qui clament que « We are the champions, my friend » comme le chantait si bien Freddy qui n'avait « no time for losers ».